Document generated on 06/01/2025 3:27 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

BRUNET, Jacques, *Albert Laberge — sa vie et son oeuvre*. Éditions de l'Université d'Ottawa, collection « Visage des Lettres canadiennes », Publications du Centre de recherches en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, IV, Ottawa, 1969. 176 p. $4.80.

Jean-Charles Falardeau

Volume 24, Number 1, juin 1970

URI: https://id.erudit.org/iderudit/302959ar
DOI: https://doi.org/10.7202/302959ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Falardeau, J.-C. (1970). Review of [BRUNET, Jacques, *Albert Laberge — sa vie et son oeuvre*. Éditions de l'Université d'Ottawa, collection « Visage des Lettres canadiennes », Publications du Centre de recherches en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, IV, Ottawa, 1969. 176 p. $4.80.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *24*(1), 89–91. https://doi.org/10.7202/302959ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

BRUNET, Jacques, *Albert Laberge — sa vie et son œuvre*. Editions de l'Université d'Ottawa, collection "Visage des Lettres canadiennes", Publications du Centre de recherches en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, IV, Ottawa, 1969. 176 p. $4.80.

L'évolution récente des méthodes d'interprétation des œuvres littéraires propose au critique l'éventail d'un vaste choix. Or, nous sommes encore bien lents, en général, à nous prévaloir de ces méthodes, sinon à en inventer de nouvelles, pour rafraîchir nos perspectives sur la littérature canadienne-française. Nous demeurons facilement fidèles — c'est le cas de cette étude sur Albert Laberge — à un type conventionnel qui nous instruit selon le schéma classique: l'homme, sa vie, son œuvre. Il en résulte des monographies descriptives et anecdotiques qui juxtaposent des faits biographiques et des activités littéraires. Si elles tentent d'éclairer celles-ci, elles le font par référence à ceux-là, sinon par de vagues allusions au "milieu social". Notre connaissance ni des œuvres ni de la société n'en est améliorée.

L'œuvre littéraire doit pourtant être d'abord abordée en elle-même et pour elle-même. La première tâche du critique est d'en déceler les diverses structures; de mettre au jour sa thématique, ses symboles, sa mythologie souterraine. On reconnaîtra les très grandes œuvres à ceci qu'elles sont inépuisables à ces niveaux de lecture et que la vision du monde qu'elles recèlent permettra de rénover notre connaissance de la civilisation où elles sont apparues. Les œuvres de moindre envergure, et elles sont les plus fréquentes en littérature québecoise, demeurent plus près de la réalité sociale. Leur caractère "documentaire" est manifeste. Pour autant, on ne parviendra à en donner une interprétation complètement révélatrice qu'à la condition de les éclairer, dans toute la mesure du possible, à partir de la société dont leur auteur a été porte-parole, témoin ou victime.

L'œuvre du curieux prosateur que fut Albert Laberge appartient d'autant plus à cette catégorie que son intérêt proprement littéraire est presque nul. S'il est une œuvre québecoise qui colle lourdement au terreau social, c'est la sienne. Elle provoque un foisonnement d'intrigantes interrogations: d'où viennent les profondes affinités qui ont favorisé l'ascendant de Maupassant sur ce jeune "habitant" de Beauharnois transplanté au collège Sainte-Marie, en 1888, et voué durant plus de quarante ans à une carrière de chroniqueur sportif à *La Presse ?* Quel jeu et quel contre-jeu de traumatismes et d'obsessions rendent compte de l'acharnement que met cet agnostique à noircir en imagination, dans *La Scouine* et dans ses nombreux récits, le milieu de ses origines rurales ? Quelles influences inclinent cet autodidacte vers la peinture puérile et, à un registre à peine différent, vers un récit quasi-autobiographique dont la composition s'échelonne sur quarante ans et qui (sous le couvert du pseudonyme d'Adrien Clamer) transpose mélodramatiquement son aventure pathologique avec Florina, d'abord sous le titre de *L'idole d'or,* puis de *Lamento, roman d'une épileptique ?* Laberge fut, certes, un brave homme. Tout cependant dans son existence grinçante dénote un être marginal à la société qui persiste à chercher dans l'acte d'écrire, de façon aussi pénible que persévérante, un refuge compensatoire à des frustrations mal formulées. Mais lesquelles ? Il apparaît comme un pathétique

bricoleur de la littérature: on eût aimé connaître la nature de son bricolage et savoir pourquoi il s'est fait bricoleur.

L'étude de M. Brunet, hélas, ne permet pas de répondre à ces questions. Il n'y a pas lieu de lui en faire trop grief: chacun est libre de choisir ses interrogations et sa méthode. Ce qui est plus grave, c'est que l'on cherche en vain la méthode de M. Brunet. Déjà le titre: *Albert Laberge, sa vie et son œuvre,* laisse prévoir les insuffisances qu'entraîne cette ambiguïté traditionnelle. Traitera-t-on de l'homme ? Traitera-t-on de l'œuvre ? Sainte-Beuve, et bien d'autres optaient pour l'homme d'abord. Mais ils savaient poser d'autres bonnes questions. Et ils traitaient de vrais écrivains. M. Brunet, dans le sillage de Gérard Bessette qui s'est ingénié à transmuer les désolants efforts de Laberge en talent littéraire, n'est pas loin de considérer celui-ci comme un écrivain authentique. Mais il n'en est pas sûr. Après avoir vu en lui un "Philippe-Aubert de Gaspé moderne et aigri" (p. 25), il reconnaît qu'il "n'est qu'un écrivain de second ordre" (pp. 79, 85). L'œuvre de Laberge fourmille de graves fautes: "incorrections, grossières négligences, délayage presque systématique, manque général de goût" (p. 114); néanmoins, "Laberge reste le meilleur conteur de sa génération et un des meilleurs que le Canada français ait produit" (p. 116). Le lecteur demeure sceptique devant une certitude si peu justifiée. En effet, le dernier chapitre ("Les moyens d'expression") ne laisse plus, malgré la pénible dialectique et les étranges statistiques de l'auteur, aucune illusion sur l'incompétence stylistique de Laberge. L'homme écrivait mal, très mal: il n'y a aucun doute. C'est à d'autres niveaux de son entreprise qu'il faut chercher son originalité, si originalité il y a.

C'est d'ailleurs ce que tente M. Brunet, mais il aborde l'œuvre de Laberge sans collimateur. Il oscille entre diverses approches sans oser ou sans savoir s'engager dans aucune. Il effleure successivement la structure des récits, les thèmes, les personnages, les "moyens d'expression" sans, à aucun moment, parvenir à intégrer ses constatations en une interprétation globale cohérente. Aucun des concepts servant à l'analyse n'étant défini, il s'ensuit une intolérable confusion verbale et méthodologique. L'auteur aurait pu, en particulier, s'arrêter à la notion de "récit", ce qui eût permis d'éviter l'équivoque entre les deux significations du terme "réalité" qu'il est nécessaire de distinguer si l'on parle d'œuvres d'imagination: la réalité des choses; la réalité (fictive) du récit construite par l'écrivain. Affirmer d'un écrivain qu'il "déforme . . . la réalité" (au premier sens) ne mène nulle part. Ce qui importe est de déterminer en quoi consiste la réalité (second sens) de son univers imaginaire, d'en dégager la cohérence à ses divers niveaux. Aussi bien, l'auteur utilise le concept de "structure" avec une imprécision qui enlève à celui-ci toute valeur heuristique. Parlant de *La Scouine,* il soumet que la "structure" de cette œuvre est constituée par l'ordonnance des souvenirs de Laberge et des "incidents plus ou moins disparates (de son existence) qui dégagent néanmoins une impression commune" (p. 37). C'est un peu sommaire. Par la suite, étudiant la "structure" des contes et des nouvelles, il répartit ceux-ci en deux catégories, selon qu'ils sont, ou non, axés sur un dénouement ("nouvelles-crises", "nouvelles à tiroirs", p. 55, 57). On s'avise alors que la "structure" est devenue synonyme des techniques de narration — des "types d'architecture", dit l'auteur. La confusion s'aggrave encore lorsque l'on constate que sont interchangeables les concepts: structure,

progression, plan général, architecture, rythme, moule, technique, et même "vision du monde". Par suite d'une telle dilution analytique, l'œuvre de Laberge demeure livrée à un impressionisme plus que discutable. Il est impossible d'en retenir quelque vue d'ensemble. L'auteur omet de comparer les uns aux autres les thèmes des deux romans et ceux des contes et des nouvelles. Ceux-ci, affirme-t-il, "sont avant tout sociaux" et il les juxtapose sans en chercher la connexion; sans se préoccuper, en particulier, de faire voir en quoi et pourquoi "le thème de prédilection" de Laberge (p. 73), la mort, cristallise la plupart des thèmes de son univers imaginaire et, en définitive, constitue l'hypocentre de sa vision du monde. Plutôt que de formuler une appréciation de l'œuvre au plan littéraire, il énonce des jugements de valeur sur "la philosophie sociale" d'Albert Laberge (p. 66), une philosophie, dit-il, qui est "toute négative, faite très souvent de préjugés, de clichés, philosophie de refus" *(Ibid).* Nous ne sommes pas loin de la pédagogie apologétique de l'ancien manuel de philosophie de Lortie . . .

Par indulgence, je me retiendrai de donner trop d'exemples de la langue de l'auteur, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle semble s'être étrangement identifiée à celle de Laberge. Ainsi: "Laberge nous avertit que ces pages ont été composées *sur* une période de plusieurs années" (p. 26); "de même trouve-t-on *significativement* . . ." (p. 30); "le cheminement inverse paraît même plus probable *et que* le pessimisme . . ." (p. 11).

La collection "Visages des lettres canadiennes" dirigée par M. Paul Wyczynski avait jusqu'ici bonne allure. Dommage que ce quatrième tome, fait de bons sentiments plutôt que de bonne critique, commence à la déparer.

JEAN-CHARLES FALARDEAU

Université de Caen